

## De quelques Antillais en marche vers un destin cosmique des humanités

Michel Peterson

Number 92, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19233ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2003). De quelques Antillais en marche vers un destin cosmique des humanités. *Nuit blanche*, (92), 44–47.

# De quelques Antillais en marche cosmique des humanités

Par  
**Michel Peterson**



Les passagers du vent, par François Bourgeon.

Rêve...! Un incroyable tournis de flaveurs parfums couleurs bruits peaux tam-tam. Écriture des amples vents balayant les eaux du monde dispersé se liant dans le tourment infini de l'errance, l'indéterminé.

**C**ar il n'y a toujours eu qu'une relation, totale, cosmique – ce que ne dit pas le vocable anglais *global*. Celle par exemple qui, bien avant Internet et le *Manuel interactif du savoir* lancé il y a quelques temps par l'Académie universelle des cultures (lire : par Umberto Eco, superstar nomade de toute mode), ouvrait les unes aux autres, comme l'avait exploré le très grand Victor Segalen, les traditions, les pensées et les pratiques de Lao-Tseu, Confucius, Pythagore et Bouddha<sup>1</sup>. C'est tout cela, et bien davantage, qui virevolte du fond des âges dans les paroles antillaises d'aujourd'hui.

## Du conte et de la santé

Comme cela devient évident depuis *Le discours antillais*<sup>2</sup> d'Édouard Glissant, la pensée des Gilles Deleuze et Félix Guattari côtoie celles des Saint-John

Perse, William Faulkner, Jules Supervielle, Albert Camus, la liste pouvant se dérouler envers les Jean Laude, Kateb Yacine, Nicolás Guillén, Ismaïl Kadaré et tant d'autres. Dans *Sartorius*, *Le roman des Batoutos* d'Édouard Glissant, de même que dans *Régisseur de rhum* (suite de *Commandeur du sucre*, 1994) et *Brin d'amour*<sup>3</sup> de Raphaël Confiant, tous les espaces sont là : baroque, déportations, filiations, chaos, ouvertures, universaux, boue, maladie, violations des droits, hypocrisie mondiale, mais aussi force de l'amour et du corps.

C'est que la totalité-monde – dont l'une des véritables formes d'actualisation est bien la LITTÉRATURE – implique une écologie. C'est une affaire de santé publique. On ne sera donc pas étonné de la dédicace toute simple de *Sartorius* : « À Sylvie et Mathieu, la forêt et la terre », puis de l'épigraphe : « La santé comme littérature, comme écriture, consiste à inventer un peuple qui manque. Il appartient à la fonction

fabulatrice d'inventer un peuple. On n'écrit pas avec ses souvenirs, à moins d'en faire l'origine ou la destination collective d'un peuple à venir encore enfoui sous ses trahisons et reniements ». Signé : Gilles Deleuze. Comprenez, en cette Terre Québec, qui voudra et comme il le voudra ! Reste la nécessité d'inventer, de voyager, et c'est précisément ce que propose Édouard Glissant dans son nouveau roman, peut-être le plus périlleux qu'il ait jamais écrit, ou en tout cas le plus tissé d'avenir et de sensations folles : rêver un peuple. *Batoutos* est ici le nom de ce rendez-vous, colossal rituel de la vie.

Le roman débute par une demande de conte venant du fond des âges : « Ho ! Conte pour nous le plus à fond que vous pouvez la narration d'Odonno Odonno » ; Odonno, nous est-il immédiatement rappelé, étant le fils de Marie Celat, femme de Mathieu Béluse et connue surtout, je cite *Tout-Monde*<sup>4</sup>, « comme pour dire le secret et la clé des mystères du pays », cet espace s'éten-

# vers un destin

dant, selon William Faulkner, du nord du Brésil jusqu'au bassin du Mississippi, vision si généreuse que même William Jefferson Clinton, amoureux du monologue de Benji dans *Le bruit et la fureur*, n'hésitait pas à se désigner comme Caribéen, lui, natif de l'Arkansas<sup>5</sup>.

## L'endurance de l'invisible

Qu'est-ce qui est alors raconté ? Le récit des Batoutos, peuple parti d'Afrique pour survivre à la Traite négrière, sombre et stupéfiante Shoah. D'où vient la force de sa résistance ? La réponse était déjà très claire dans *Faulkner, Mississippi* : ne maîtrisant pas l'histoire, ledit peuple, proprement inexterminable, traverse l'épaisseur du réel : « 'They endured'. Ils enduraient. Ils endurèrent. [...] Ils ne se font tuer que parce qu'ils durent obstinément<sup>6</sup> ». Dans cette optique, il se trouve que l'auteur de *Tandis que j'agonise*, William Faulkner, fut comme Pierre-Marie de la Vigerie régisseur de l'immense distillerie de Rivière-Salée, dans le sud de la Martinique. Pour le riche propriétaire et les Batoutos, seul vaut en fin de compte le passage du temps. Ainsi en va-t-il également de cette splendide métaphore inaugurant *Régisseur du rhum* : « [D]es boules de feu zigzaguant à travers les champs de canne [...], levant comme de soudaines huées de flammes bleu-orangé qui filaient vers les confins avant de s'épuiser, ô inexplicable, à mi-chemin de leur folie ». Raphaël Confiant sait pertinemment que le fond de son récit recèle le secret d'un ventre enflammé de désir incapable de se séparer entre ses patries jalouses.

Il connaît aussi l'utérus de Lysiane, fille de Man Irimine et de Tertullien Augusta, prodigieux conteur s'il en est. Lysiane est toute-femme, « négresse-noire », « belle mais noire », négresse bleue, vierge noire laissant « son sang se dévider avec une impudeur tranquille » sur la plage de Grand-Anse. « Grande-

grecque » liseuse et folle, la voilà dans *Brin d'amour* aux prises avec des prétendants : Nestorin, alias Youssef Bachour, bâtard-Syrien chrétien d'Orient, Milo Deschamps, ex-mécanicien des usines Peugeot à



Les passagers du vent, par François Bourgeon.

Sochoux, devenu pasteur adventiste, puis Siméon Désiré, ex-fossoyeur adjoint. Lysiane écrit son *Calendrier d'une absence*, éclairant sa communauté. Qu'il y ait alors double assassinat ne surprendra personne, d'autant plus qu'aux trépidations de Lysiane se conjuguent celles de la fille de la tenancière de l'Océanic-Hôtel, Amélie Losfeld, dont la langue touche tout autant les athées que les *quimboiseurs* ou les communistes.

Peu importe l'amour ou le rhum, l'indécence des meurtres, les grèves et les élans patriotiques, la violence des combats. Vient un jour où, devant la mort, l'évidence surgit. « Violant la règle ancestrale qui veut que les contes créoles ne se récitent qu'au mitan des veillées mortuaires, au plus noir de la nuit, un conteur formidable, dont le nom lui aussi étonnant est resté gravé dans ma mémoire, Hurard Belgrade, entreprit d'adoucir nos pas, d'apaiser notre tristesse. » (*Régisseur du rhum*) James Joyce n'aurait pas conté plus juste pulsation des passions !

Par la vertu de quel prodige le peuple de la traite parvient-il à traverser le long fleuve de l'oubli ? Pas plus que

chez William Faulkner l'errance n'est chez Édouard Glissant et Raphaël Confiant diaspora. Déambulations plutôt, portées tout autant, nous est-il expliqué dans *Sartorius*, par les Inuits que par Túpac Amaru, Juan Latino, Gaston Miron, Joël des Rosiers, Alexandre Pouchkine ou Antonio Maceo. La stratégie trouve son efficace dans son énigme : les Batoutos circulent dans les géographies du monde invisibles. Le miracle ne vient pas seulement de leur peau sombre, mais de leur capacité à déplacer la perception : « [L]'invisible provient surtout de la manière dont vous regardez, c'est simple ». Clarté qui autorise la répartition par le biais d'une poétique de la palabre digne de la communauté entre la savane et la forêt, la ville figurant alors à la fois la brousse et la savane. Or, ce qui semblait s'annoncer comme un simple jeu de positionnement déjoue les traités de marketing des puissants de ce monde qui substituent à l'Idée de Nation celle de Régions économiques, dogme englobant de la dictature de la mondialisation dans lequel on fourre toutes les inepties définissant la World Class<sup>7</sup>.

## Vous avez dit « Résistance » ?

Car il ne s'agit pas de s'approprier l'Amérique pour expliquer la frustration de plus d'un Européen devant ses tentatives infructueuses à *comprendre* : « Pourquoi, se demandait d'ailleurs l'écrivain américain d'origine soviétique Vassili Axionov, faut-il conquérir cette étrange Amérique, pourquoi n'est-ce pas à elle de se passionner, par exemple, pour le ballet, mais est-ce au ballet de lui plaire, pourquoi ces péquenots ne doivent-ils pas rechercher la musique classique et est-ce la musique classique qui doit les rechercher ? Questions que se pose l'amour-propre européen blessé. Surgit alors une crise de xénophobie, l'achoppement de la cambrousse européenne et de la cambrousse américaine. Ailleurs, cela s'appelle 'la résistance à l'im-

périalisme européen<sup>8</sup> » Bien sûr, Vassili Axionov insistait sur la conquête et non sur la traversée. Mais il faisait surtout sentir la force d'attraction de ces fantasmes capitalistes au-delà desquels est pour toujours ajourné le face à face avec la réalité par une fuite schizophrénique vers l'avant dans l'argent, la réussite. Or, les détours sont pourtant multiples et le monde dont il est question par les voix antillaises, *Amériques incluses*, touchent l'être et non l'avoir. En place de posséder, être possédé.... sans taxe d'aliénation. Après tout, il n'y a pas que Hollywood ou Disneyland !

## Le nomadisme enraciné

Publiés à quelques mois d'intervalle, deux livres de René Depestre ont récemment permis de repenser le marathon qui occupe Édouard Glissant, Raphaël Confiant et quelques autres confrères et consœurs. *Ainsi parle le fleuve noir* et *Le métier à métisser*<sup>9</sup> font en quelque sorte état des mêmes préoccupations et des mêmes convictions, la plus fondamentale d'entre elles étant la nécessité d'un *nomadisme enraciné*, autre manière de poser que la citoyenneté n'est pas faite que de dollars virtuels et d'identités factices mais également de terre, de sang et d'enfants.

On comprend que le tissage doive être compris dans l'horizon de ce que Jean Jonassaint appelait tout dernièrement la « fable tragique haïtienne » . Celle-ci, selon lui, formerait en définitive un microgenre national, ce qu'il démontre dans une étude exemplaire, *Des romans de tradition haïtienne, Sur un récit tragique*<sup>10</sup>. Il s'y penche sur les récits de « pertes fatales » structurant les œuvres d'auteurs comme Jacques Stephen Alexis, Jean-Baptiste Cinéas et Justin Lhérisson, parmi d'autres, qui se distingueraient radicalement des romans de la modernité – ceux de René Depestre justement, mais aussi des Marie Chavet, Frankétienne, Dany Laferrière ou Émile Ollivier<sup>11</sup>. Sans contester la lecture stratégique de Jean Jonassaint, on pourrait toutefois montrer que sont envisageables des lieux de traverse entre la tragédie et la modernité. À preuve, les délicieux recueils de *lodyans* publiés depuis quelques années par Georges Anglade<sup>12</sup>, *oraliture* par excellence « classique » ancrée dans le

« **Troupe aux bords du visible, qui avait choisi de coïncider avec l'harassante condition du pays entier, mais pour l'estimer longuement à la totalité du monde. Quand vous parcourez dans l'avenir des humanités, vous manquez à voir l'Afrique, de dévolu berceau. Quand tu imagines des énergies ou des bonheurs ou des souffrances aux confins de lointaines galaxies, tu n'y vois pas les Afriques. Une pluie délirante il semble masque l'épais du continent. À ses entours, au nord comme au sud, au Maghreb ou au Natal, des peuples continuent, s'efforcent, gagnent sur le temps. Mais au plein cœur de cette contradiction, les pays s'épuisent. Démantelés par des massacres non limites, où les forêts sont pistes sanglantes sans issue, où les savanes sont une seule tombe éventrée, où au long des rivières les corps pourrissent à vue. Et à quoi sert-il de le rappeler ? Tout cela est à vue reproduit rabâché par la Machine à télévisions du monde, et pourtant invisible, et qui ne peut pas même toucher ne serait-ce que le sensible à défaut de l'imaginaire des peuples qui en sont les témoins distraits. Ainsi, en pleine roche et lave, le squelette inodore d'un oiseau-milan. Mais il est vrai que les peuples portent tous la charge de terre rouge et de tourments. »**

Édouard Glissant, *Sartorius, Le roman des Batoutos*, p. 342-343.

« **Je dois donc lutter avec chaque mot avant de le tracer sur la feuille, comme pour le purger de ses miasmes. Comme pour le purifier. Sinon, je me trahis à chaque pas et me joue de moi-même. Je plains donc ceux qui n'écrivent jamais, car ils passent à côté de leur vie, munis pour tout sésame d'un faux langage, comme on dit de la fausse monnaie. Croyant échanger des sentiments profonds ou des désirs, ils demeurent étrangers à eux-mêmes et aux autres, et de ne pas le savoir, ils jubilent, se congratulent, s'exaspèrent, s'exaltent ou pérorent à la manière de grands enfants. Il n'y a guère ici-là que la coulée d'amour et son chapelet de phrases apparemment biscornues pour s'approcher un tant soit peu d'un langage qui soit notre vérité vraie. »**

Édouard Glissant, *Brin d'amour*, p. 98.

présent de l'exil et de la diaspora. Qu'ils parlent d'une veillée aux morts à Quina, du duvaliérisme, du football ou qu'ils nous entourloupent avec des exercices de style au sujet de Port-aux-Morts ou de Nédgé (Notre-Dame-de-Grâce), les lodyans disent peut-être toujours un certain lyrisme réaliste. « – *Il faut pas se tromper, Haïti, le goût d'Haïti, n'a rien à voir avec tous les exotismes isléens.* » Non, il ne faut pas se tromper. La lodyans énonce toujours la vérité, quelle qu'elle soit, impossible ou fantasmée, noire et atemporelle.

Si la perspective proposée par Jean Jonassaint autorise une réserve face à l'optimisme parfois galopant de René Depestre, on voit comment celle de Georges Anglade permet de le déplacer en éclairant les passages initiatiques de l'existence à travers les vertus de la rumeur. Que j'endosse quasiment tous les aspects de l'histoire que nous présente René Depestre à travers d'imposantes figures de ses formes d'esprit et de sensibilité ne m'empêche pas aussi d'être sceptique devant l'idée que « la France entend faire de la francophonie une aventure démocratique de la modernité » autant que devant le multiculturalisme et le bilinguisme *canadian*. Je sais bien qu'Erik Orsenna et Dominique Hernandez rattacheraient mon hésitation à ma condition de Québécois revanchard. Il suffit pourtant d'écouter les propos de Jacques Chirac et de plusieurs de ses attachés culturels sur le terrain pour prendre la mesure du colonialisme qui continue de grever les politiques culturelles de la France, au pays comme à l'étranger. Que « la langue française [ait] cessé d'être un phénomène hexagonal », tous les pays francophones en ont convenu il y a longtemps. Or, l'important est, comme le dit René Depestre, que les Français comprennent désormais « que leur langue est devenue un lieu d'identités multiples où les divers *créoles*, loin d'être des avatars exotiques et bâtards du français, sont des outillages mentaux qui relayent en beauté son histoire hexagonale ». Laissons donc la chicane (puisqu'elle nous obligerait à entrer ici dans toute la question de l'affirmation nationale haïtienne fort bien explorée par Jean Jonassaint) et voyons en terminant ce que nous propose comme mode de fonctionnement de l'imaginaire le poète haïtien.

Du recueil *Le métier à métisser* réunissant tout autant des essais sur des écrivains et des hommes d'action comme Aimé Césaire, Henri Lopes, André Breton ou Che Guevara que des contributions consacrées soit au réalisme merveilleux et à l'érotisme solaire, soit aux rapports entre la négritude et l'Occitanie, je retiendrai une lettre d'avril 1996 adressée à Michel Ménaché dans laquelle René Depestre trace les notions centrales de processus de créolisation, de révolution (eh oui !, Rimbaud n'est pas plus mort que Freud...), avec leurs effets de groupe, leur poids de militance et leurs utopies : « J'ai le sentiment d'avoir acquis, du fait d'un exil qui a duré toute la vie, ce que j'appelle une *identité-baniane* (du nom d'un arbre de l'Asie aux racines multiples qui ont l'originalité, après leur montée à la lumière, de redescendre dans la terre pour de successives remontées). Mon identité multiple se nourrit à la fois du *chez-soi insulaire* de Jacmel (Haïti) et du *chez-l'autre hexagonal* de Lézignan-Corbières (France) ». Ah les arbres !, si familiers à Paul-Marie Lapointe, pour autant que la fécondation se perpétue en prolongements dans les eaux et les cieux. De bois et de feuilles pépitent les plus beaux pollens du monde, empêchant alors l'ignorance et le consumérisme de se fixer...

... ce pourquoi l'identité-baniane génère des contes et des récits en chapelets hors de l'idéologie de l'*humanité*, ce dernier remplacé chez René Depestre par celui d'*hominité* (ou d'*hominisation*) afin de décrire « le phénomène historique par lequel l'homme et la femme deviennent peu à peu ce qu'ils sont, en persévérant dans leur être, sur le mode tragique, tout en s'éloignant lentement, douloureusement, des superstitions et des horreurs de toutes sortes de la barbarie ». Beaucoup de pain sur la planche, certes. Il faut pourtant continuer sans relâche, ne jamais baisser les bras. **NB**

1. Victor Segalen, *Les origines de la statuaire de Chine*, Fata Morgana, Montpellier, 1987.

2. Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Seuil, Paris, 1981.

3. Édouard Glissant, *Sartorius, Le roman des Batoutos*, Gallimard, Paris, 1999 ; Raphaël Confiant, *Régisseur du rhum*, Écriture, Paris, 1999 ; Raphaël Confiant, *Brin d'amour*, Mercure de France, Paris, 2001.

4. Édouard Glissant, *Tout-Monde*, Gallimard, Paris, 1993.

5. Je n'invente rien ! En fait, je reprends un merveilleux texte de Gabriel García Márquez publié dans le *National Post* du 6 février 1999 et intitulé « The magical realism of Bill Clinton ». García Márquez y évoquait une soirée donnée par William Styron en 1995 et à laquelle était également présent Carlos Fuentes. L'auteur colombien y soutenait que la persécution du Président illustre en fait la bassesse des procédures morales du puritanisme étatsunien. On sait ce que Philip Roth a depuis écrit à ce sujet dans *La tache*.

6. Faulkner, *Mississippi*, Gallimard, Paris, 1998, p. 87 et 85.

7. On trouvera un bon exemple de ce type de discours de bois (défendu entre autres par la sacro-sainte Harvard School of Business, mecque de la cupidité mercantile) dans un livre de Kenichi Ohmae intitulé *The End of Nation-State, The Rise of Regional Economies*, Free Press, New York, 1995.

8. Vassili Axionov, *À la recherche de « Melancholy Baby »* (*Sur l'Amérique*), trad. du russe par Lily Denis, Gallimard, Paris, 1990, p. 133.

9. René Depestre, *Ainsi parle le fleuve noir*, De l'Aube, Paris, 1998 ; *Le métier à métisser*, Stock, Paris, 1998.

10. Jean Jonassaint, *Des romans de tradition haïtienne. Sur un récit tragique*, L'Harmattan, Paris/CIDIHCA, Montréal, 2002, 370 p. ; 46,70 \$.

11. De qui les éditions Typo viennent en 2002 de rééditer *Passages* (éd. orig. 1991).

12. Le dernier en date (précédé par *Les Blancs de mémoire*, Boréal, Montréal, 1999, et *Leurs jupons dépassent*, CIDHCA, Montréal, 2000) : *Ce pays qui m'habite*, Lanctôt, Montréal, 2002, 127 p. ; 15,95 \$.



**Nouvel homme**  
recueil de nouvelles  
Sous la direction  
de Stephan Hardy

**Nouvel homme** se veut une exploration par la littérature de l'évolution récente de la masculinité. On y retrouve des nouvelles de tout genre — science-fiction, réalisme, suspense, conte fantastique — possédant cependant une particularité : celle de mettre en valeur des aspects non stéréotypés de la masculinité.

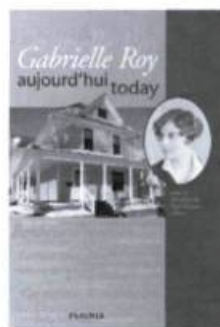
ISBN 2-921353-84-9  
144 pages 15,95 \$



**L'ondoisement  
du désir**  
Laurent Poliquin

**L'ondoisement du désir** poursuit le travail d'assainissement du réel par « l'ébruitement des baisers ». L'auteur de *Volutes velours* nous invite à une poésie de la convoitise, qui cherche à nouer l'harmonie de la lascivité et du mécontentement.

ISBN 2-921353-96-2  
80 pages 12,95 \$



**Gabrielle Roy  
aujourd'hui Today**  
Sous la direction  
de Paul Socken

Dans cet ouvrage dédié à **Gabrielle Roy**, 18 collaborateurs parlent de la façon dont l'œuvre et la personnalité de la grande romancière les a touchés personnellement. On ne pouvait pas faire un plus grand éloge à Gabrielle Roy que de demander à des chercheurs du monde entier de parler de l'importance que l'écrivaine a pour eux et pour la littérature canadienne et mondiale.

ISBN 2-921353-95-4  
224 pages 22,95 \$



Disponible en librairie.

[www.plaines.mb.ca](http://www.plaines.mb.ca)